

Attention : nouveau prix!

7 \$

Revue fondée en 1986

Okami

Journal de la Société d'histoire d'Oka

Volume XIX

Numéro 3

Hiver 2004

Dans ce numéro :
Les Diaboliques ont trente ans !



Le village algonquin en 1867

Société d'histoire d'Oka

2017, chemin Oka, C.P. 3931
Oka, Qc J0N 1E0

Conseil d'administration

Présidente

Réjeanne Cyr
137, rue Saint-Jean-Baptiste
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8556
prbernard@videotron.ca

Vice-président

Marc Bérubé
325, rang l'Annonciation
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-6114

Secrétaire

Rosemarie Bélisle
345, rang l'Annonciation
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-6686
rosemarie.belisle@sympatico.ca

Trésorier

Romain Proulx
45, rue Des Cèdres
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8487

Administrateurs

Pierre Bernard
137, rue Saint-Jean-Baptiste
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8556

Ubaldo Lacroix
27, rue Saint-André
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8226

Pierre Dupuis
229, rue Saint-Michel
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-6777

Rédaction

Rosemarie Bélisle
Réjeanne Cyr
Marc Bérubé
Pierre Bernard

Éditique

Télé-Bureau
1615, rang du Domaine
Saint-Joseph-du-Lac, Qc J0N 1M0

Impression numérique

CopiePRO
64, rue Turgeon
Sainte-Thérèse, Qc
(450) 434-2644

Okami

paraît trois fois l'an et est tiré à 200 exemplaires

ISSN 0835-5770

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Le contenu de cette publication peut être reproduit
avec mention de la source. Les textes n'engagent
que la responsabilité de l'auteur.

La Société d'histoire d'Oka est membre de la
Fédération des Sociétés d'histoire du Québec

Sommaire

Avant-propos	3
Le village algonquin	4
La Maison Marinier	6
Quand une maison trouve l'amour	7
Diane Perreault	
La grande fête des Raizenne	12
Rosemarie Bélisle	
Photo-reportage	13
Quelques anecdotes au sujet de mes ancêtres	17
Monique Raizenne	
Les Diaboliques ont trente ans!	19
André « Coco » Leduc	
Parcours d'une assimilation	23
Amand Parent (1887)	
In Memoriam	
Jean Ouellette	27
Louis-Marie Turcotte, o.c.s.o.	28

Photo de la page couverture

Cette photo, tirée de la **Collection René Marinier, p.s.s.**, est la plus ancienne photo que nous ayons d'Oka. Prise en 1867, elle montre une partie de l'actuelle rue Saint-Jean-Baptiste. Comme on peut le voir, il n'y avait alors ni rue ni trottoir et les eaux du lac, lorsqu'elles étaient au plus haut, venaient lécher les perrons.

À l'extrême gauche, on aperçoit la maison de Tanarikon, ce « vieil Agnier », pêcheur professionnel, dont Ubaldo Lacroix nous disait dans l'Okami de l'automne 2003 qu'il fournissait les professeurs de l'Institut agricole d'Oka en poisson du vendredi.

Un peu plus loin, on aperçoit la maison aux deux larges cheminées latérales que nous appelons la Maison Marinier parce qu'elle a appartenu de 1931 à 2000 à Raoul Marinier puis à sa fille Hélène.



Avant-propos



Ce numéro d'Okami – mon douzième – sera aussi mon dernier. Je quitte en effet la Société d'histoire d'Oka et je mets fin à mes fonctions de rédactrice de la revue.

Depuis le début de 2001, j'ai tenu la barre d'Okami avec un plaisir immense. J'ai découvert avec passion la très riche histoire d'Oka et je me suis fait une très grande joie de la raconter aux lecteurs d'Okami – qui de leur côté, m'ont fait l'honneur d'être de plus en plus nombreux.

Je tiens à remercier **Jacqueline Brissette** de Télébureau qui, depuis le numéro de l'automne 2001, fait la mise en page de la revue avec talent et compétence. Son souci du détail a souvent compensé mon côté un peu brouillon et son sens de l'esthétique a su donner à Okami un *look* professionnel et bien léché qui a contribué à son succès. Elle a été une très précieuse collaboratrice, qui m'a soutenue dans les moments difficiles, m'a toujours prêté une oreille attentive, et s'est enthousiasmée avec moi du contenu de chaque nouvelle parution.

Je remercie tous les gens d'Oka qui m'ont raconté leur histoire, m'ont fourni des photos, m'ont reçue chez eux, sont venus chez moi, se sont laissés interviewer, enregistrer, photographier... et m'ont autorisée à publier leurs récits et leurs textes... Vous avez été le sel de mon travail.

Je remercie tous les lecteurs qui m'ont encouragée et soutenue, qui se sont abonnés en grand nombre à la Société d'histoire d'Oka, ont acheté la revue dans les commerces locaux, ont réservé des numéros d'avance, contribuant ainsi à faire monter l'intérêt pour la revue — et je dis un merci tout spécial à ceux qui ont eu la gentillesse de m'arrêter dans la rue pour me dire qu'ils aimaient lire mes Okami...

Les quatre dernières années ont été pour moi une aventure absolument extraordinaire que je n'oublierai jamais... Merci pour tout!

Rosemarie Bélisle
La Rédactrice

Erratum

Dans le dernier numéro, en page 8, j'ai fait dire à Richard Angus : « ...ma mère est métissée, son père était blanc, sa mère Algonquine... » Il fallait lire l'inverse : « ... ma mère est métissée, sa mère était blanche, son père Algonquin... »

C'est mon erreur. Toutes mes excuses à la famille Angus.

Rosemarie Bélisle





Rappel historique

Le village algonquin

À l'époque de la mission amérindienne, la rue Saint-Jean-Baptiste actuelle faisait partie du village algonquin. Il y avait en ce temps-là deux villages autochtones : celui des Hurons et des Iroquois, à l'ouest de l'église¹ et celui des Algonquins et des Nipissings, à l'est.

En 1721, lorsque la Mission de la Montagne quitte le Sault-au-Récollet pour venir s'établir au lac des Deux-Montagnes, on s'installe dans la petite baie à l'est de la pointe (là où la Société d'histoire d'Oka a fait ériger une croix commémorative). Puis, vers 1731, on entreprend de construire, plus à l'ouest, sur la pointe, une église de pierre, une résidence pour les missionnaires et une habitation pour les employés, le tout protégé par une modeste fortification de bois. Vers 1734, les Amérindiens de la mission sont installés aux alentours du fort.

Les années 1740 sont des années de guerre. En Europe, la question de la succession d'Autriche ravive les tensions entre Protestants et Catholiques et ce genre de situation a toujours des répercussions dans les colonies d'Amérique. La Nouvelle-France, catholique, craint les attaques des Iroquois, alliés aux Anglais des colonies protestantes du Sud. Le missionnaire François Piquet consolide donc les fortifications qui protègent la mission en faisant ériger un mur de pierre percé de meurtrières. C'est aussi à cette époque que le missionnaire Hamon Le Guen fait construire le Calvaire. Ce projet de Calvaire a une dimension tout autant politique que religieuse : il s'agit de raffermir la foi des Indiens catholiques afin qu'ils soient disposés à faire la guerre, s'il le faut, pour défendre les intérêts de la colonie.

En 1752, une fois la guerre terminée en Europe, l'ingénieur français Louis Franquet vient faire la tournée des forts de Nouvelle-France et dessine un plan sur lequel on aperçoit déjà quelques habitations, là où se trouve aujourd'hui la rue Saint-Jean-Baptiste. À la lecture de son rapport, nous apprenons que les Indiens, qui avaient longtemps vécu dans des maisons longues traditionnelles, soit des huttes rectangulaires au toit semi-circulaire faites de perches recouvertes d'écorce et abritant plusieurs familles, vivent désormais « dans des

maisons de bois construites de pièces sur pièces à la française et de figures quarrées ou quarré long ».

Après la Conquête, en 1760, les Sulpiciens, coupés de tout soutien français, se voient dans l'obligation de mettre en valeur la seigneurie du Lac des Deux-Montagnes pour en tirer des revenus. La pression se fait donc de plus en plus forte sur les Autochtones pour qu'ils se mettent à l'agriculture. Les Iroquois, qui ont une longue tradition agricole, se plient assez bien à cette exigence, mais les Algonquins et les Nipissings, qui sont plutôt des chasseurs, conservent leur mode de vie traditionnel. Tous les ans, ils quittent le village vers le mois de septembre, passent l'hiver dans le bois, et reviennent sept semaines après Pâques. Ils échangent des peaux ou l'argent de la traite contre les produits agricoles nécessaires à leur alimentation.

Le temps passe et il devient de plus en plus difficile pour les Autochtones de conserver leur mode de vie traditionnel dans une région que la colonisation à l'européenne transforme radicalement. En 1853, le gouvernement du Canada crée une réserve de 45 750 acres à Maniwaki et la met en attente. En 1869, les Algonquins et les Nipissings quittent Oka et vont s'y installer. La photo de la page couverture, prise en 1867, montre donc le village algonquin deux ans avant le départ de ses occupants.

Les Nipissings

Il faut dire quelques mots sur les Nipissings, groupe qui a perdu son statut de nation amérindienne distincte, mais dont nous redécouvrons aujourd'hui l'existence. Les Nipissings vivaient dans l'Ontario d'aujourd'hui, sur les rives du lac qui porte encore leur nom. De langue algonquienne, ils étaient d'excellents chasseurs qui recueillaient des peaux de très belle qualité en exploitant un territoire de chasse situé plus au nord que celui des Hurons. Ils s'associaient donc à ces derniers, leurs voisins, pour



participer aux grandes expéditions de traite vers Québec et Trois-Rivières, et ont ainsi été souvent confondus tant avec les Algonquins qu'avec les Hurons.

Les Nipissings étaient, semble-t-il, des guerriers redoutables et de fidèles alliés des Français. À l'été de 1703, on sait que des Nipissings étaient rassemblés au Fort Chambly, prêts à partir pour une expédition guerrière contre le village de Deerfield, au Massachusetts. Un changement de dernière minute les a dirigés vers une autre cible, et l'attaque sur Deerfield, prévue pour l'automne, n'a eu lieu qu'en février. En 1704, le roi de France, pour récompenser les Nipissings d'avoir participé aux raids contre la Nouvelle-Angleterre, leur a accordé leur propre mission, dans l'île aux Tourtes, où les Sulpiciens ont fait construire un fort à leur intention. Autrement dit, si tout s'était déroulé comme prévu, l'attaque contre Deerfield aurait eu lieu à l'automne de 1703 et les Nipissings auraient pu recevoir la mission de l'île aux Tourtes en retour de leur participation à ce raid.

En 1727, les Nipissings sont venus se joindre aux Algonquins, installés sur les rives du lac des Deux-Montagnes depuis 1721, mais en constituant tout de même une communauté distincte. C'est après le déménagement à Maniwaki que les deux groupes se sont confondus au point que nous avons perdu toute trace des Nipissings.

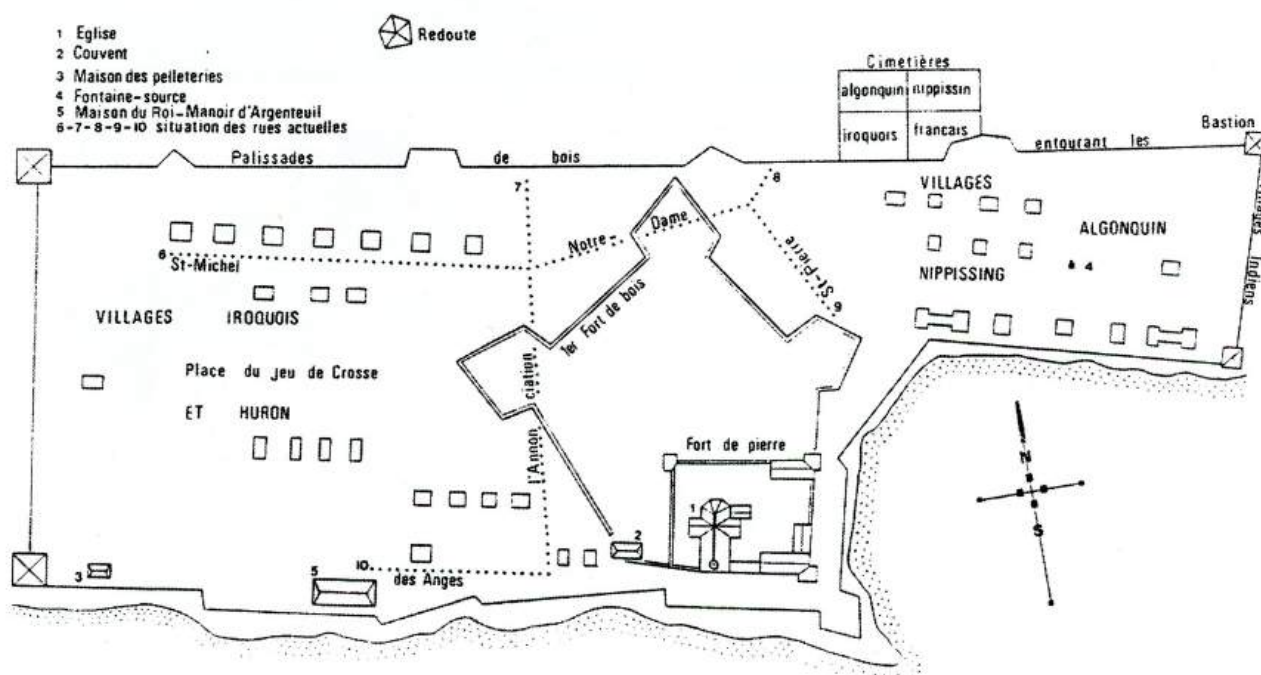
Détail intéressant : les Nipissings avaient la réputation assez sulfureuse d'être des sorciers ou des shamans. Dans la langue iroquoienne, le nom par lequel on les désigne signifie « nation de sorciers » et dans leur propre langue, le mot sorcier, qui se dit *nipihki'winini*, pourrait être à l'origine de leur nom.

SOURCES

John R. Porter et Jean Trudel, *Le calvaire d'Oka*, Galerie nationale du Canada, 1974

Handbook of North American Indians, volume 15, *Northeast*, sous la rubrique *Nipissing*, p. 787-791

1. Ce village iroquois est aujourd'hui devenu le Quartier Saint-Martin. Voir à ce sujet les textes parus dans le précédent *Okami*, vol. XIX, no 2, automne 2004.



Dans ce plan, dessiné en 1752 par l'ingénieur français Louis Franquet, on aperçoit, à droite, sur la rive du lac, le croquis de maisons situées là où se trouve aujourd'hui la rue Saint-Jean-Baptiste



La Maison Marinier

La Société d'histoire d'Oka désigne ainsi la maison sise au 149 rue Saint-Jean-Baptiste car elle a appartenu, de 1931 à 2000, au sacristain **Raoul Marinier** d'abord puis à sa fille **Hélène**.

Facilement reconnaissable en raison de ses deux cheminées latérales, la maison est bien visible dans la plus ancienne photo que nous ayons d'Oka, datant de 1867 (voir page couverture). Nous croyons que cette maison a été construite autour de 1821 et faisait partie des résidences « à la française » dans lesquelles logeaient les Autochtones du village algonquin.

L'essentiel de la population algonquaine ayant quitté Oka en 1869 pour aller s'établir dans la réserve de Maniwaki, la maison est restée à l'abandon pendant une trentaine d'années jusqu'à ce que Alarie Grenier (époux d'Oliva Chéné) en fasse l'acquisition en 1900. En fait, il achète un terrain de 80 pieds de façade, sur lequel on peut penser qu'il y a déjà deux maisons (l'acte de vente ne le précise pas) – les deux maisons aujourd'hui mitoyennes. Mais il revend quelques jours plus tard la partie est, pour la très modique somme de 132 \$. L'acquéreur, Jérémie Groulx, peintre en bâtiments, en restera propriétaire une dizaine d'années. C'est sans doute lui qui a complètement refait l'intérieur en construisant de toutes pièces une charpente à l'intérieur de la coquille de pierre, seule partie de la maison assez solide pour être conservée.

Entre 1910 et 1920, les deux maisons sont la propriété de Joseph Benoni Perrault ou de ses héritiers et en 1921, elles passent aux mains de Marie Chéné, épouse de Philippe Blanchet. Leur fils, **Joseph-Paul Blanchet**, raconte à ce propos, dans l'Okami de l'automne 1998 :

Vers 1921, nous déménageons dans une maison du bord de l'eau, rue Saint-Jean-Baptiste. Après quelque réflexion, la partie ouest de la maison est louée à madame la comtesse de Bois Hébert de Gasté de Tilly... oui, oui, tout ça! Elle avait avec elle son père, le docteur Rochette, sa sœur et sa fille Alix, dix-huit ans, et un « ami sérieux », Henri Taschereau, pas Alexandre, le Premier Ministre de ce temps, mais son cousin...

Dans le numéro suivant d'Okami (hiver 1998), **André Chéné** en rajoute :

Nous avons eu un temps, dans le village, une grande dame, une comtesse véritable : madame la comtesse de Bois Hébert de Gasté de Tilly, née Rochette. Elle habitait avec sa fille Alix et son père, qu'on appelait « docteur » bien qu'il ne pratiquât pas. On la disait séparée de son mari, dont on n'a jamais rien su. La comtesse, qui était musicienne, a touché l'orgue paroissial pendant tout son séjour à Oka. Elle a quitté le village probablement en désespoir d'y trouver un mari pour mademoiselle Alix, qui était en âge de se marier et qui ne manquait pas d'attrait. À Montréal, on retrouve la comtesse à l'orgue de l'église Saint-Jacques, paroisse sulpicienne. Un dimanche, pendant la grand-messe, le feu se déclare dans l'église et on donne l'alerte. Pendant que les fidèles évacuent, madame la comtesse, imperturbable, continue de jouer sans interruption jusqu'à ce que tout le monde soit sorti, ce qui a contribué à éviter la panique...





Quand une maison trouve l'amour

Diane Perreault

Diane Perreault, qui exploite le Casse-croûte d'Oka, rue Saint-Michel, a récemment fait l'acquisition de la Maison Marinier, rue Saint-Jean-Baptiste, et lui a redonné vie. Nous l'avons rencontrée pour qu'elle nous raconte un peu son histoire et nous dise comment elle en était venue à entreprendre ce projet.

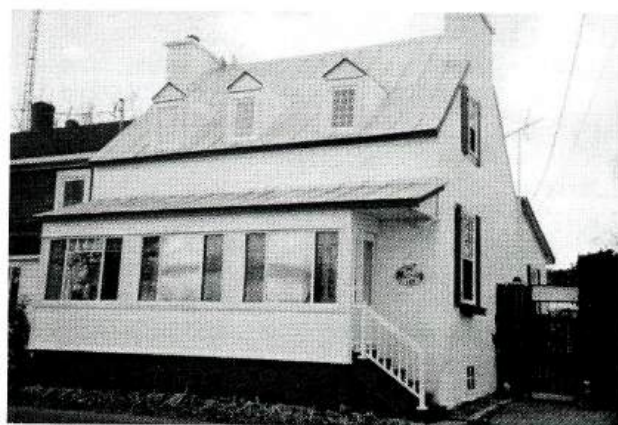
Je suis née à Chertsey, sur une ferme. On était onze enfants chez nous : sept garçons et quatre filles. Je considère que j'ai eu une très belle enfance. Chez nous, on n'était ni riche ni pauvre, on était bien. Mon père était facteur et en plus, il était bedeau. Le dimanche, après la messe, il faisait le ménage et nous, les filles, on ramassait les papiers qui traînaient dans les bancs puis on balayait. Le dimanche de Pâques, je me rappelle, il nous faisait tresser des rameaux. C'est tellement beau des rameaux tressés, plus beau que des rameaux ordinaires. À Noël, il y avait trois messes et mon père ne pouvait pas rentrer à la maison tant que les trois messes de Noël n'avaient pas été chantées. Je me rappelle que je dormais sur un banc à l'arrière de l'église jusqu'à ce qu'il ait fini de faire le ménage et d'éteindre toutes les lumières. Il me réveillait quand c'était le temps de rentrer à la maison. Mon père chantait, il avait une belle voix. Il chantait à l'église, pendant la messe, mais aussi dans les soirées. Il aimait les fleurs. J'ai beaucoup de choses en commun avec lui. Il avait vraiment une bonne logique pour toutes sortes de choses, il encourageait beaucoup ses enfants. Avec ma mère, c'était plus difficile. Elle était très sévère avec moi. Il faut dire que je la comprends un peu, j'étais une fille tellement naïve, tellement vivante, confiante, ma mère avait très peur pour moi. Elle avait peur que je tombe enceinte. Dans ce temps-là, c'était une grosse préoccupation pour les parents. Alors elle me contrôlait beaucoup.

Arrivée à Oka

Je me suis mariée à vingt ans et je suis venue vivre à Oka. J'ai trouvé ça très dur au début, je m'ennuyais terriblement. J'étais habituée de bouger. Quand on vit sur une ferme, il y a toujours quelque chose à faire. J'ai commencé à travailler à la boulangerie Perreault, qui appartenait à mon beau-père et à son beau-frère qui, lui aussi

s'appelait Perreault. (Moi aussi je suis une Perreault. À nous trois, mon beau-père, son beau-frère et moi, on représente trois branches de Perreault sans aucun lien de parenté direct!) La boulangerie était dans la rue Olier, là où se trouve aujourd'hui le garage de Claude Durand et le boulanger était Maurice Mailhot.

J'ai donc commencé à travailler à la boulangerie, mais comme je voulais m'occuper davantage, j'ai aussi travaillé pour M. Archambault qui tenait une épicerie, là où il y a aujourd'hui le magasin général Stedman's. J'ai eu mes deux enfants assez rapidement : Patrick à l'âge de 21 ans et Éric à 23 ans. Je me rappelle que dès cette époque-là, en me promenant dans la rue Saint-Jean-Baptiste avec mes enfants au carrosse, j'avais remarqué la Maison Marinier. Je l'aimais à cause de ses cheminées. C'est ça qui m'avait frappée. Dans ce temps-là, elle était couverte de crépi vert et je me disais : Cette maison-là, si elle était à moi, je la mettrais blanche et je ferais grimper des rosiers sur les deux murs de cheminée.



Rosemarie Bélisle, nov. 2004

« Déjà il y a trente ans, je me disais : Moi, cette maison-là, je la mettrais toute blanche et je ferais pousser des roses sur les murs de cheminée... »





Les années ont passé et un jour je me suis séparée de mon mari. Il faut que je le dise, ce jour-là, c'est M. Mailhot qui m'a sauvé la vie. J'avais deux jeunes enfants et pas un sou. J'ai pris un petit appartement à l'arrière de la Maison Lavigne, la grande maison bleu et blanc en face du bureau de poste, et c'est lui qui m'a prêté l'argent pour m'acheter une auto, une laveuse et une sècheuse. Il m'avait demandé : « Ma petite fille, qu'est-ce que tu vas faire pour me rembourser? » J'avais dit : « Monsieur Mailhot, inquiétez-vous pas, je vas travailler sept jours par semaine s'il le faut, mais je vas vous rembourser... » Alors j'ai travaillé sept jours par semaine. La semaine, au IGA d'Oka, et les fins de semaine, dans un casse-croûte de Bois-des-Filion. Ma sœur et ma belle-sœur me donnaient un coup de main pour les enfants. Ma sœur aussi était séparée, alors elle venait chez nous les fins de semaine avec ses deux enfants et elle s'occupait des miens aussi pendant que j'allais travailler. Un bout de temps, on a cousu à la maison, des bretelles de soutien-gorge WonderBra. On livrait ça en paquets de cent. On travaillait fort et on se faisait cinquante piastres par semaine.

Au bout de quatre ans, j'ai racheté la maison dans laquelle j'avais vécu avec mon mari, rue Sainte-Thérèse, et encore une fois, c'est M. Mailhot qui m'a tirée d'affaire en signant à la Caisse pour mon hypothèque. Je peux vraiment dire qu'il m'a mise au monde cet homme-là!

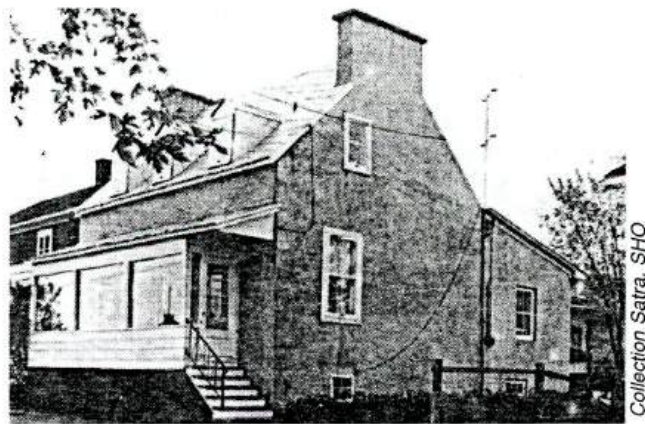
Côté professionnel, je me suis mise à travailler de plus en plus pour l'organisation des magasins IGA. Quand un nouveau magasin ouvrait, c'est moi qui montait la présentation des comptoirs, l'ordinateur (il fallait inscrire les codes, les mêmes partout), les horaires de travail. J'étais bonne, j'ai même gagné une médaille d'or trois années d'affilée. Je prenais aussi des cours de perfectionnement, j'ai toujours été curieuse. Mais mon travail m'emmenait souvent à l'extérieur d'Oka. J'allais à Bois-des-Filion, à Rawdon, mais j'avais mes deux garçons qui arrivaient à l'adolescence. Ils étaient assez vieux pour ne plus avoir besoin d'être gardés, mais assez vieux aussi pour faire des mauvais coups, alors je me suis dit qu'il vaudrait peut-être mieux, pour moi et pour eux, que je travaille à Oka et que je me déplace moins.

Le casse-croûte

Cette fois-là, c'est Roger Béland qui m'a donné un coup de pouce en m'offrant d'acheter le fonds de commerce du casse-croûte qui avait ouvert quelques années auparavant et qui ne marchait plus. Je n'avais pas d'argent, pas d'expérience, je n'avais jamais fait à manger devant du monde, sur une plaque. Mais il m'a dit qu'il me financerait et qu'il me montrerait comment faire. En fait, il a passé trois jours avec moi et c'est tout. Alors j'ai appris sur le tas! J'ai fêté mon quinzième anniversaire en 2004.

Quand j'étais petite, je voyais mon père se lever tous les jours à cinq heures du matin pour aller à l'église sonner l'angélus et je m'étais bien jurée que moi, jamais je me lèverais aussi de bonne heure qu'un bedeau. Eh bien, depuis que j'ai le casse-croûte, je me lève à trois heures moins dix tous les matins, sept jours par semaine! Au début, il faut le dire, ça m'arrivait de pleurer en me levant, mais maintenant, ça va. Je me suis habituée et puis, je suis fière de moi. J'ai eu des moments difficiles dans ma vie, mais je m'en suis sortie et je ne dois rien à personne.

Un jour, il y a environ cinq ans, j'ai appris que Madame Marinier voulait vendre sa maison. J'étais toute excitée. Je lui ai dit que je la voulais, que ça faisait longtemps que je rêvais d'acheter cette maison-là... mais elle a refusé carrément de me la vendre! Elle m'a dit : « C'est pas une bonne maison, c'est trop d'ouvrage pour vous, je veux pas vous voir là... » Alors j'ai acheté une autre maison, à Oka sur la Montagne, et un jeune couple a acheté la maison Marinier.



En 1971, la Maison Marinier couverte de crépi vert.

Collection Satra, SHO





La Maison Marinier

Trois ans plus tard, une cliente est venue au restaurant et m'a dit : « La maison de Madame Marinier est encore à vendre... » Je le croyais pas! Je me suis dit : Il va falloir que je vende ma maison! Pourtant j'aimais ça en haut, j'avais une très belle maison, de style canadien mais de construction récente, elle avait dix ans à peine, une maison très confortable où je n'avais ni travaux ni réparations à faire. Et j'avais toujours voulu vivre dans les

m'avaient dit : « On va faire notre possible pour vous la garder, mais si on a un autre acheteur... » Au beau milieu de la nuit, en allant travailler, je faisais un détour pour venir la voir... Alors j'ai lancé mon désir dans l'univers et je me suis dit : si c'est mon destin d'avoir cette maison-là, je vais l'avoir... Ç'a pris six mois et ç'a marché : j'ai vendu en haut et j'ai acheté ici. Il n'y a jamais eu d'autre acheteur. Mais c'est parce que les gens, dès qu'ils entraient, ils voyaient tout le travail qu'il y avait à faire et ils renonçaient tout de suite!

« Ce que je voulais, c'était redonner à la maison sa noblesse – et je pense que j'y suis arrivée. »

rangs... mais j'avais l'impression de ne pas avoir de choix. Je me suis dit : « Cette maison-là me tracasse depuis trente ans... » J'ai appelé l'agent d'immeuble, je lui ai dit « J'ai une grande maison impeccable à vendre, avec un bain tourbillon, un bachelor en haut du garage qu'on pourrait louer, ça vaut cher... »

Et puis, j'ai demandé à visiter, parce que la Maison Marinier, j'en rêvais, mais j'étais jamais entrée à l'intérieur. Quel choc! C'est une maison qui n'avait jamais été aménagée. Elle n'avait pas d'âme, aucun charme. C'était vraiment décourageant. Mais je la voulais. Dans ma tête, j'avais toujours vu ce que je pourrais faire avec. J'étais inquiète. Pour l'acheter, il fallait que je vende l'autre. Les vendeurs

Quand ma mère est venue, elle m'a dit : « Ma fille, t'es folle! As-tu vu l'ouvrage que tu t'es acheté... ça pas d'allure! » Mais finalement, elle a embarqué avec moi. On s'est mises à trois, ma mère, ma sœur et moi, pour décoller la tapisserie à l'eau chaude, et chaque fois qu'elle venait, ma mère me répétait : « Vois-tu tout ce qui te reste encore à faire? » C'est vrai que ça été long : quatorze mois en tout à décaper, plâtrer, peindre et sabler les planchers, surtout que je travaille sept jours par semaine. Mais j'ai réussi mon projet : je voulais redonner à la maison sa noblesse et je pense que j'y suis arrivée.

La maison est de style français, avec un toit sans larmier, qui dépasse à peine le mur de façade. S'il n'y avait pas de galerie, on verrait mieux le style de la maison, mais les gens ont rajouté une galerie pour pouvoir s'asseoir dehors et regarder le lac. Et plus tard, ils ont transformé la galerie en véranda, sans doute parce que c'était trop froid l'hiver. Si j'avais vraiment voulu retrouver le style initial, il aurait fallu enlever la véranda, mais moi aussi, j'aime m'asseoir là et regarder le lac...

On m'a dit que la maison était restée à l'abandon pendant trente ans et que par la suite, tout était tellement délabré qu'il a fallu tout démolir et construire une charpente à l'intérieur de la coquille de pierre. Un ancien m'a expliqué qu'à l'époque, les gens allaient chercher la pierre au bord du lac et utilisaient ce qu'ils trouvaient. J'aurais aimé mettre les murs de pierre à nu, mais il aurait fallu tout arracher, refaire le mortier... J'ai fait faire une évaluation, on m'a dit que ça serait dans les six chiffres et qu'au bout du compte, j'aurais une maison belle à regarder, mais qui ne serait jamais confortable... J'ai renoncé.



Collection Diane Perreault

Dans les années 40, la façade était recouverte d'un papier brique. On aperçoit sur la galerie, Raoul Marinier, sa femme Alice Lacroix et deux de leurs filles.



Quatorze mois de travaux

Alors je me suis mise au travail. J'ai enlevé quinze épaisseurs de tapisserie et fait replâtrer les murs par **Pierre Cloutier** et son père, puis on a peint les murs en blanc pour un maximum de luminosité. J'ai décapé les portes et toutes les boiseries et je les ai vernies de couleur noyer pour donner du cachet. Dans la salle à manger, on peut voir derrière une porte, la trace de l'ancien four à pain intégré à la cheminée ouest, tandis qu'une autre porte, aujourd'hui condamnée, communiquait autrefois avec la maison des Chéné, à côté. Sur chacune des portes, j'ai mis comme décoration un carreau de céramique que j'ai pris chez **Catherine de l'Antrepots**, qui fait de si belles choses pour décorer une maison. J'ai aussi décapé et verni de sombre l'escalier de bois qui mène au deuxième. Comme les plafonds sont hauts au premier, j'ai fait appliquer à mi-hauteur, une fine moulure de bois, vernie de la même couleur que les boiseries, pour couper un peu l'élévation du mur. Dans le salon, le foyer était au bois mais la cheminée fumait alors j'ai fait installer un foyer au gaz.

La maison a longtemps appartenu à Raoul Marinier, qui était bedeau. Alors en souvenir de lui, j'ai demandé à **Carol Bourgeois** de me faire un meuble de sacristie comme rangement dans la cuisine. Il m'a aussi fait toutes les autres armoires de ma cuisine, en pin blond avec de beaux reliefs décoratifs en forme de grappe de raisin.

En haut, les plafonds sont plus bas. Ça fait des pièces plus petites où on se sent enveloppé, protégé. Je trouve ça reposant, c'est comme un cocon. J'y ai installé ma chambre et mon coin lecture. Les planchers étaient recouverts de vieux prélarats. J'ai tout enlevé et j'ai fait sabler. On voit bien que les planchers sont d'origine parce que les planches sont de longueur et de largeur inégales. En bas aussi j'ai fait sabler et vernir les planchers à la grandeur, mais là, il m'est arrivé une aventure. Au Jour de l'An, on installait ma petite-fille dans sa chaise haute quand tout à coup, crac! – on a défoncé le plancher. J'ai consulté **Gilles Dicaire**, un des clients du restaurant. Il est allé voir dans la cave et a vu que les lattes étaient vraiment trop minces et trop sèches à bien des endroits. Il m'a dit : « Diane, je veux pas te faire de peine, mais il va falloir mettre un plancher neuf... » J'en pleurais presque. J'avais tellement travaillé pour sabler et

vernir ces planchers-là, et il fallait tout recommencer! Alors on a sorti tous les meubles encore une fois, et Gilles m'a refait un plancher de bois franc neuf à la grandeur.

Au deuxième, il y a une trappe qui mène sous les combles. Un jour j'aimerais aménager le grenier. C'est une pièce très riche : le seul endroit dans la maison où on voit les murs de pierre aux deux extrémités de la maison. Au premier, quand j'ai fait ouvrir, j'ai pu voir que le mur de pierre est épais et solide, mais le mortier s'effrite. Ça fait beaucoup de poussière. C'est probablement pour ça que jusqu'à mi-hauteur, on a recouvert la pierre d'une tapisserie de velours rouge clair et noir à motifs de fleur-de-lys en relief. La tapisserie a été appliquée directement sur la pierre. C'est impressionnant, elle est encore là, elle n'a jamais décollé.



Rosemarie Bélisle, fév. 2005

« Comme la maison a longtemps été celle d'un bedeau, je voulais avoir un meuble de sacristie comme rangement dans la cuisine... »

Les rescapés

Parmi mes meubles, j'ai quelques rescapés dont je suis assez fière. Dans la salle à manger, j'ai une huche à pain que j'ai récupérée d'un vieux monsieur qui voulait s'en défaire parce que ça ne servait plus à personne. Un jour, il est venu au restaurant et m'a dit : « Ou tu la prends ou je la flanque aux vidanges! » Je l'ai prise. C'est comme un demi-baril avec une planche de travail sur le dessus qui s'ouvre. On pétrit la pâte à pain sur la planche et on peut ensuite la placer à l'intérieur pour la faire lever. J'ai tout sablé et remis en état et ça me fait un très joli meuble de coin en bois blond.

Mais le rescapé dont je suis le plus fière, c'est mon piano mécanique. J'en cherchais un depuis longtemps, et celui-là couchait dehors. Son propriétaire n'avait pas de place où le mettre dans sa maison et m'a dit : « Si tu le veux, prends-le. » Sauf que le pédalier avait disparu et le piano était tout déglingué. Il fallait le faire réparer. C'est **Roger-Pierre Syris** qui a entrepris de le faire.

C'était un gros travail : il a remonté toutes les cordes et puis il a dû chercher un moyen de faire fonctionner le mécanisme sans le pédalier. Un jour, il est arrivé au restaurant et m'a dit : « Écoute, Diane, je pense que ça marchera pas, je me suis planté... » Je lui ai dit : « Calme-toi, va te coucher, prends une semaine, prends un mois... Tu vas voir, la réponse va te venir... » Comme de fait, trois semaines plus tard, il m'a dit : « Diane, j'ai eu une idée! Je sais pas si ça va marcher, mais je vais essayer. » Et ç'a réussi! Pour remplacer les pédales, il a installé un petit moteur de balayeuse, et aujourd'hui, on peut faire jouer tous les rouleaux de musique qu'on veut. Avec le numéro de série, on a pu savoir que ce piano-là avait été terminé le 31 mai 1899.

Sur le mur, juste à côté du piano, j'ai mis l'horloge de mon père. Mon père aimait beaucoup travailler le bois. Il a fait le boîtier et il a placé un mécanisme d'horloge à l'intérieur. J'aime voir son mouvement de balancier. En étant ici, près du piano, elle est visible de partout. Je la vois dès que j'entre dans la

maison, je la vois quand je suis dans la cuisine, dans la salle à manger. Un an après la mort de mon père, l'horloge a cessé de fonctionner. Le balancier ne bougeait plus. Ça me faisait bien de la peine, mais il n'y avait rien à faire, elle ne marchait plus... Un jour, j'ai réuni toute la famille. On était dans la salle à manger en train de souper quand, tout à coup, l'horloge s'est remise à marcher. J'ai dit à maman : « Regardez, l'horloge marche... papa est avec nous! » Elle n'a jamais cessé de marcher depuis ce temps-là...

Tiré d'une entrevue accordée à la Société d'histoire d'Oka le 6 février 2005



Rosemarie Bélisle, fév. 2005

Diane Perreault, à son piano mécanique, chante le grand succès de Frank Sinatra : « ...but more, much more than this, I did it my way... »



La grande fête des Raizenne

Rosemarie Bélisle

L'année 2004 marquait le 300^e anniversaire du raid sur Deerfield (Mass.) au cours duquel ont été enlevés Josiah Rising et Abigail Nims, deux enfants qui allaient devenir Ignace et Élisabeth Raizenne, le couple fondateur de la famille Raizenne qui a vécu à Oka, dans la maison qui porte son nom, de 1721 à 1953.

Il y a déjà un bon moment que la Société d'histoire d'Oka voyait venir l'année 2004 et se préparait à souligner l'événement. En juin 2001, des membres du Conseil de la SHO étaient allés à Deerfield, rencontrer Donald Friary, directeur de *Historic Deerfield*, et discuter avec lui d'un éventuel moyen de commémorer le raid de 1704¹.

Avec le temps, un projet s'est concrétisé. Deerfield allait organiser un voyage pour une quarantaine de personnes, « sur la trace des captifs ». Car plus d'une centaine de colons de Deerfield ont été faits captifs lors du raid fatidique de 1704, et emmenés de force vers des destinations diverses : certains vers Kahnawake, d'autres vers Odanak, d'autres encore vers la Mission de la Montagne ou le Sault-au-Récollet, à Montréal. Empruntant donc le parcours actuel des autoroutes 91 et 89, qui traversent aujourd'hui le Vermont, les voyageurs se sont arrêtés au Fort Chambly, puis à Montréal, et à Québec, en s'arrêtant chez les Abénakis d'Odanak et les Hurons de l'Ancienne-Lorette.

Au troisième jour de leur voyage, soit le mercredi 14 juillet, ils sont venus à Oka. Pour les accueillir, nous nous sommes inspirés du texte, paru en 1897, dans lequel Alice Baker, elle-même originaire de Deerfield, raconte comment elle est venue à Oka rencontrer les descendants de Josiah Rising et Abigail Nims : Jean-Baptiste Raizenne et sa famille². Nous avons cherché à reconstituer le plus possible les circonstances de cette visite. Alice Baker était arrivée à Oka par bateau. Nous avons donc demandé aux Croisières Bellevue, dont le bateau quitte Sainte-Anne-de-Bellevue tous les jours de l'été pour venir tourner devant notre quai municipal, de bien vouloir accoster pour une fois et déposer nos voyageurs américains à la Marina d'Oka. Nous les avons ensuite guidés à travers l'ancien village iroquois (aujourd'hui le quartier Saint-Martin) jusqu'à l'église où ils ont pu admirer

les tableaux et les bas-reliefs qui ornaient autrefois le Calvaire. Ensuite, nous les avons conduits à la maison Raizenne.

Mais pour vraiment reconstituer la visite d'Alice Baker à Oka, il fallait des descendants de Raizenne pour accueillir les visiteurs de Deerfield. Nous pensions que la lignée des Raizenne s'était éteinte. Les quatre enfants de Jean-Baptiste Raizenne n'ont en effet laissé aucune descendance, et leur maison étant restée à l'abandon pendant de nombreuses années, nous avons l'impression qu'il n'y avait plus de Raizenne, porteurs du nom. Nous avons donc fait appel à des descendants de Raizenne portant d'autres noms : Séguin, Sabourin, Castonguay, Quesnel, et l'Association des Séguin d'Amérique a réagi avec beaucoup d'enthousiasme... Puis, contre toute attente, nous avons découvert qu'il y avait encore, en Outaouais, un grand nombre de Raizenne, descendants de Procul et d'Adrien Raizenne, les deux frères de Jean-Baptiste. À leur tour, ces Raizenne se sont mobilisés en grand nombre et nous avons eu la joie d'accueillir à Oka, le 14 juillet, près d'une centaine de descendants de Raizenne qui ont d'abord procédé au dévoilement d'une plaque consacrant le nouveau nom du ruisseau de la Coulée, devenu le ruisseau Raizenne, puis se sont rendus à la Maison Raizenne rencontrer les voyageurs de Deerfield.

Pour les Raizenne, ce furent de très émouvantes retrouvailles, et pour les visiteurs de Deerfield, une journée tout à fait inoubliable.

En souvenir de cette journée mémorable, la Société d'histoire d'Oka met en vente :

Un CD de photos de la famille Raizenne : Héritage Raizenne – 25 \$

Une cassette vidéo tournée lors du dévoilement de la plaque et de la rencontre avec les visiteurs de Deerfield – 25 \$

1. Voir le compte rendu de ce voyage dans *Okami*, Vol. XVI, n° 2, automne 2001, p. 6 à 9.
2. Voir « Une journée à Oka », *Okami*, vol. XIX, n° 1, printemps 2004, p. 26 à 28.



Photo-reportage

14 juillet 2004 à Oka



Située en face du 5 rue Saint-Sulpice, la plaque qui consacre le nouveau nom du ruisseau et raconte l'histoire de la Famille Raizenne attend d'être dévoilée.



Réjeanne Cyr, présidente de la Société d'histoire d'Oka accueille une grande délégation de Raizenne (descendants de Jérôme Raizenne) et de Séguin (descendants de Marie-Anne Raizenne, sœur de Jérôme et épouse de Louis Séguin dit Ladéroute)



Le maire Yvan Patry souhaite la bienvenue à tous.



La députée du comté de Mirabel, **Denise Beaudoin**, tenait à être présente pour rappeler l'importance de préserver la mémoire de notre histoire.



Gilles Raizenne, descendant de Procul Raizenne, et venu à la tête d'une bonne quarantaine de Raizenne de la région de Gatineau, prononce quelques mots d'une voix très émue.



Marie-Anne Pavlik, directrice de la Maison Greenwood, à Hudson, où l'on honore la mémoire de Sarah Hanson et Jean-Baptiste Sabourin, les parents de Charlotte Sabourin, qui a épousé Jérôme Raizenne, le fils cadet d'Ignace et Elisabeth Raizenne, celui par qui le nom de Raizenne s'est perpétué.



Monique Raizenne, venue de Québec, raconte quelques anecdotes pour nous faire mieux connaître l'histoire de sa famille (voir son texte plus loin).



Gisèle Tranchemontagne-Lefebvre, représentante de l'Association des Séguin d'Amérique dont elle est l'un des membres fondateurs, explique au groupe les liens qui unissent les Séguin et les Raizenne.



Lionel Beauchamp, de la Société d'histoire de Saint-Roch de l'Achigan, parle du curé Joseph-Jérôme Raizenne qui a exercé son ministère à Saint-Roch pendant 35 ans.



Mark Raizenne (à droite), descendant d'Adrien Raizenne et membre de la septième génération des Raizenne, procède au dévoilement de la plaque en compagnie de jeunes membres de la huitième génération.

Yvon Beaupré, propriétaire actuel de la Maison Raizenne, accueille les voyageurs américains venus de Deerfield.



La belle et nombreuse délégation des **Séguin** d'Amérique.

(Toutes les photos qui précèdent sont de **Marc Bérubé** que nous remercions.)

Quelques anecdotes au sujet de mes ancêtres

Monique Raizenne

Quand j'étais enfant, on ne me lisait pas de contes de fée, mais cela ne m'a jamais manqué. L'histoire dramatique de nos ancêtres était si riche en rebondissements qu'elle valait toutes les histoires inventées. Le récit de ces événements tragiques, que je n'ai pas à vous raconter car vous le connaissez tous, meubla mon imaginaire toute mon enfance. Je me sentais unique et fière d'avoir comme ancêtres des gens aussi courageux, généreux, imbus d'une foi sans faille.

Ma vie s'écoula, accumulant les décennies. Je rangeai pour un temps au fond de ma mémoire l'histoire de mes ancêtres. Mais comme le disait Jung : « La vie est une spirale qui nous ramène invariablement aux mêmes endroits, nous forçant à vivre les mêmes événements, mais sous un angle différent, avec une conscience autre ».

C'est ainsi qu'en 1970, lors d'un déménagement, mon père retrouva la généalogie, écrite à la main en 1906 par Sœur Saint-Jean-l'Évangéliste, s.g.c., de son nom de baptême Guilhelmine Raizenne, 4^e génération. Cette dernière avait offert ce manuscrit comme mémorial à sa sœur, Sœur Raizenne, Walburge de son prénom, pour ses cinquante ans de vie religieuse. Ce manuscrit

personne ne s'en préoccupa pendant de nombreuses années. On oublia jusqu'à son existence. C'est alors qu'en 1970, mon père le retrouva et me l'offrit. Je le fis encadrer à mon tour et depuis ce temps, il est suspendu au mur et n'est plus jamais tombé lors du décès d'un membre de la famille.

En 1990, lors de la crise d'Oka, l'histoire de ma famille me revint à nouveau à l'esprit et j'osai cette fois pousser plus loin mes recherches. Je me rendis d'abord à Deerfield et y découvris, entre autres, les armoiries de la famille Rising, qui a comme devise : *Quibus Amo Vivo* qui signifie *Je vis pour ceux que j'aime*. Dans la documentation que j'ai rapportée se trouve une image du Château Rising à Norfolk, en Angleterre, qui date de 1150. Mes recherches se sont poursuivies à Québec et à Montréal. J'ai découvert l'emplacement de la tombe de Simon-Amable Raizenne, fils de Josiah Rising et Abigail Nims, sous les dalles de la Chapelle des Augustines, à l'Hôpital général de Québec. J'ai même une copie de son certificat de décès. Il fut aumônier chez les Augustines, du 25 octobre 1780 au 19 mai 1784, et finalement pensionnaire jusqu'à sa mort, le 14 avril 1788, à l'âge de 68 ans.

Chaque fois qu'un membre de la famille décédait, le cadre se détachait du mur, et tombait sans se briser, face contre le piano. Cela dura plusieurs années.

devait être conservé par les descendants de la famille Raizenne. Cependant, ce fameux document est entouré d'une série d'aventures. Il était même devenu un objet dangereux, investi de je ne sais quel pouvoir diabolique! Je m'explique. Ce très grand manuscrit était encadré et suspendu au mur de la salle à dîner, au-dessus du piano droit, chez mon grand-père Hervé. Chaque fois qu'un membre de la famille décédait, le cadre se détachait du mur, tombait sans se briser, face contre le piano. Cela dura plusieurs années. Un jour, mon grand-père décida qu'il en avait ras le bol de cet objet de malheur et le jeta dans le hangar. Mon père, Charles-Auguste, le récupéra et le rangea. Plus

J'ai aussi retracé la correspondance de Marie Raizenne, sœur de Simon-Amable. Elle portait le nom de Sœur Saint-Ignace chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame. Elle fut supérieure générale de cet ordre durant 12 ans, de 1778 à 1784, puis de 1790 à 1796. Son deuxième mandat s'est déroulé à l'époque de la Révolution française, ce qui lui occasionna bien des soucis et des situations pécuniaires difficiles. Voici un court extrait d'une lettre que j'ai trouvé dans sa correspondance et qui m'a semblé amusant. « *Paris, 6 mars 1784 – Vous apprendrez, Madame, avec étonnement, par les personnes de votre ville qui s'en retournent et qui, suivant les apparences, vous remettrons ma lettre,*



que, grâce à une sublime découverte que nous devons aux deux neveux de Monsieur Montgolfier, Supérieur du Séminaire de votre ville, nous pouvons ici voguer dans les airs à une hauteur prodigieuse; plusieurs expériences ont été faites avec succès. On travaille à perfectionner cette découverte, et déjà plusieurs personnes se sont élevées à quinze ou seize cents toises, et ont voyagé à cette hauteur. Les personnes qui s'en retournent à Montréal seront à portée de vous donner un plus grand détail sur cette découverte. » Vous aurez tous compris qu'il s'agissait de montgolfières...

Plus près de nous, Procul, mon arrière-grand-père, m'intriguait. En effet, il semblait avoir disparu tout à coup, sans laisser de trace. Personne dans la famille ne pouvait me renseigner à son sujet. Je me doutais bien que cela cachait quelque chose... de honteux ou d'illicite. Je pris la chance d'aller aux archives de l'hôpital Louis-Hippolyte Lafontaine de Montréal, anciennement Saint-Jean-de-Dieu, où j'avais travaillé au début des années 1970 (j'ai été infirmière en psychiatrie pendant quarante ans). C'est là que j'ai découvert Procul Raizenne, né en 1843, admis à Saint-Jean-de-Dieu le 25 mars 1909, décédé au même endroit, le 6 janvier 1911, à l'âge de 68 ans. Il avait un diagnostic de mélancolie d'involution. Le pauvre était mort de peine et souffrait peut-être du même mal que son ancêtre, le curé de Saint-Roch de l'Achigan, Joseph-Jérôme Raizenne, dont il est question dans la revue Okami¹.

Revenons maintenant à 2004. Une fois de plus, la vie se charge de me ramener, bien malgré moi, à Oka. Il y a trois semaines environ, je recevais un appel de François Raizenne, fils d'Ernest et petit-fils de Hervé, notre grand-père. Il m'annonçait

qu'il y aurait un rassemblement des Raizenne à Oka, le 14 juillet, pour le 300^e anniversaire du raid sur Deerfield.

Curieusement, quelques semaines plus tôt, j'avais en main une retaille de peau d'original. Celle-ci étant tachée, je l'avais mise de côté, car elle était impropre à mes activités de gainerie, médium artistique impliquant le cuir. En examinant la tache de plus près, je découvris tout d'abord un visage et le dessin d'une plume, que je m'empressai de faire ressortir. Le visage se révéla celui d'une autochtone avec, à sa gauche, une tête d'agneau et un oiseau-mouche sur la joue. Un peu plus bas, je vis les contours d'une tête d'ours ainsi que d'un cours d'eau. Je ne savais toujours pas quoi faire de ce bout de peau. C'est après le coup de fil de François que j'ai tout de suite compris ce que j'allais en faire, car tous les éléments se rapportant à la famille Raizenne s'y retrouvaient, soit l'autochtone, l'ours et le cours d'eau. Nos ancêtres Josiah Rising et Abigail Nims ont en effet été élevés par des Iroquois

du clan de l'Ours, et nous sommes rassemblés ici aujourd'hui pour le dévoilement d'une plaque qui consacre le nouveau nom que portera désormais le ruisseau Raizenne. J'aimerais donc, pour compléter ce tableau, que tous ceux qui sont ici aujourd'hui et qui portent le nom de Raizenne signent cette peau d'original.

Le métissage de nos ancêtres avec les Iroquois ne fait aucun doute pour moi. Or, selon les croyances autochtones, les femmes descendantes du clan de l'Ours possèdent souvent des dons de guérison. Je serais tentée d'y croire car je possède moi-même certains dons que j'ai su mettre à profit auprès de patients psychiatriques très agités, afin de les calmer.



La peau d'original signée par tous les porteurs du nom Raizenne.

1. Voir Okami, vol. XIX, n° 1, printemps 2004.

Les Diaboliques ont 30 ans !

André « Coco » Leduc

Le club de balle-molle Les Diaboliques a été créé en 1975 et fête ses trente ans d'existence en 2005. Pour marquer l'événement, nous avons rencontré le fondateur, André « Coco » Leduc. Il nous a parlé des belles années du Club, mais aussi de sa passion pour le sport et de son amour pour les Expos.

J'ai joué au base-ball toute ma vie. Que j'aille n'importe où, moi, je sortais ma *mitt* et on jouait à se lancer des balles. On jouait à l'école, dans la cour de récréation, puis ensuite, tous les soirs, on montait dans la Commune et on se faisait une partie. On formait deux équipes, entre deux gangs... Je me rappelle, quand j'avais 14 ans, il y avait Ti-Nault (René Nault) qui avait sa gang, puis moi j'avais la mienne, et on jouait les uns contre les autres, amicalement. Un jour, le responsable des loisirs est passé et nous a demandé si on aimerait avoir de l'équipement. Parce qu'on n'avait rien... on jouait comme ça, sur le terrain de la Commune, mais on n'avait aucune installation. On a dit qu'on aimerait avoir des buts et des balles... Quelques jours plus tard, il est venu nous installer des buts et il nous a dit : « Amusez-vous... »

Mes débuts

À 16 ans, j'ai commencé à jouer dans un club d'adultes. Je jouais avec les **Oka Rejects**. J'étais avec des gars de 20, 25, 30 ans. À la fin de la saison, j'ai été nommé Recrue de l'année. Irène Tewisha, la mère de Norman, avait organisé un party et ils m'ont donné une montre. Je l'ai encore.

À 18 ans, en 1975, j'ai fondé le club de balle-molle **Les Diaboliques**. On jouait le dimanche après-midi, sur le terrain de balle

de la Commune, et le soir, on jouait à la noirceur. On s'est mis à participer à des tournois. Le premier tournoi de tout a eu lieu à Saint-Placide. Ensuite, on a fait venir des clubs d'en dehors : Saint-Benoît, Saint-Joseph, Hudson...

En 1976, le terrain de balle a été déménagé dans le village. Ça s'est passé dans des circonstances un peu particulières, qui sont rarement racontées. Un jour – c'était un soir de semaine – j'étais en haut, sur la Commune avec mon équipe, les Diaboliques, et on pratiquait. Tout à coup, deux femmes, deux Autochtones, sont arrivées et sont venues s'asseoir



Les Oka Rejects en 1973. Photo fournie par Lise Rennie que nous remercions.

Avant : André Roussin, Bruno Mayer, Arthur Lévesque, Ernie Benson

2^e rangée : Alan Tewisha, James Nelson

Arrière : Peter Lessard, Jacques Trottier, Roy Rennie, Yves Bastien, André Leduc, Irène Tewisha

sur le terrain... ça nous a obligé à arrêter notre pratique. Quelques jours plus tard, on a recommencé à jouer. Un autre soir, j'étais l'arbitre pour une partie de jeunes et encore une fois, il y a eu le même genre de manifestation : deux femmes autochtones se sont assises sur le terrain et nous ont dit : « Allez-vous en, c'est pas votre terrain... » On comprenait rien à ça, nous autres, on n'avait jamais eu de problème avec les Indiens, on avait toujours joué ensemble, dans les mêmes équipes, tout... C'est là que le maire Ouellette, qui avait été élu l'année d'avant, est intervenu et a dit : « Écoutez, on fera pas de chicane, on va se faire un terrain de balle en bas et on va leur laisser la Commune. » La municipalité nous a fourni la terre et c'est nous, les membres du club les Diaboliques, qui l'avons étendue sur le terrain et monté une

clôture. Tout ça s'est fait très rapidement, le temps d'une fin de semaine. Je me rappelle, on faisait un tournoi contre Hudson quand ça c'est passé... On a joué la première partie en haut, sur la Commune, la deuxième, à Hudson, et la troisième a eu lieu en bas, sur le nouveau terrain. Ça, c'était en 1976, et l'année suivante on a installé des lampes pour pouvoir jouer le soir.

La belle époque

Dans ce temps-là, et pendant la plus grande partie des années 80, on peut pas imaginer à quel point c'était populaire la balle-molle à Oka... c'est ici que ça se passait. On rassemblait des foules énormes pour les parties de balle à Oka. Les gens venaient de loin, on était une ligue élite, la plus grosse ligue



Photo : Collection André Leduc

Les **Diaboliques** en 1980.

Avant : René-Paul Boileau, Daniel Lavallée, Daniel Durand, Ernie Benson, François Binette, Jacques Marinier

Arrière : Michel Guindon, Jean Bastien, René Nault, Terry Tewisha, Michel Gaudette, Pierre Angus, Luc Masson, André Leduc, Richard Trottier

Absent de la photo mais membre du club depuis trente ans : Norman Tewisha

de la région. Les clubs venaient de Ahuntsic, de Boisbriand, de Sainte-Anne des Plainnes pour nous affronter à Oka. Les estrades étaient pleines à craquer, il fallait installer des câbles pour empêcher les accidents. Une année, en 1980, si je me souviens bien, on avait connu neuf défaites en ligne puis tout à coup la chance a tourné : on a gagné 18 à 1 à Sainte-Anne des Plainnes, 5 à 1 contre Boisbriand, 4 à 3 contre Ahuntsic et finalement, ils avaient écrit dans le journal : « ...et le lendemain, devant leurs nombreux partisans, à Oka, les Diaboliques ont décroché la victoire 5 à 1... » C'est vrai qu'il y avait du monde... c'était toujours plein ...

trophée : celui de la « Veuve du Sport » pour la remercier de sa patience. C'était bien mérité, je le reconnais, elle en a enduré pas mal. J'ai été souvent parti... parce que moi, quand c'est pas la balle, c'est le hockey...

Le hockey

L'hiver, je joue au hockey, je suis gardien de but. Je joue les mardis et les vendredis soirs à Saint-Eustache. On a formé quatre équipes et on joue les uns contre les autres. Mais j'ai déjà joué plus que ça. Avant, je faisais partie d'une grosse ligue. On jouait les lundi, mardi et vendredi... et on

**On peut pas imaginer à quel point c'était populaire la balle-molle à Oka...
c'est ici que ça se passait. On rassemblait des foules énormes.
Les gens venaient de partout pour nous voir jouer, on était une ligue élite,
la plus grosse ligue de la région.**

À cette époque-là, ça nous arrivait de jouer 80 parties dans une saison. On jouait tous les week-ends, plus deux soirs par semaine. Un tournoi, ça dure toute la fin de semaine. Quand on gagne, on peut jouer deux parties le samedi puis trois le dimanche. Ubaldo Lacroix s'en rappelle sûrement, il a été notre plus fidèle partisan. Il nous a suivis pendant quinze ans. Il venait nous voir jouer partout où on allait : Mont-Laurier, Saint-Faustin, Lachute, Hawkesbury, Saint-Hermas. Il prenait le traversier pour venir nous voir à Hudson, à Vaudreuil ou à Dorion; il prenait le train pour nous voir jouer à l'île Bizard. Une année, on lui a même remis un blouson officiel des Diaboliques d'Oka pour le remercier d'avoir été aussi fidèle. Aujourd'hui, c'est retombé la passion pour la balle-molle, alors on joue moins, mais on fait encore 4 à 5 tournois par saison, donc une bonne vingtaine de parties. Cette année, on va aller jouer à Victoriaville.

Les dix premières années, il faut dire, c'était plus facile. On était jeunes et on était tous célibataires, mais avec le temps, les gars se sont mariés et c'est devenu plus compliqué. Les femmes, elles aiment ça, le sport... la première année. Mais après, elle aiment moins ça. Malgré tout, moi, je suis resté! Ça fait trente ans que le club existe, et ça fait trente ans que j'en fais partie. Moi, j'ai combattu ma femme (rire). Une année, elle a même reçu un

organisait des tournois les fins de semaine! Ma femme a vraiment été la veuve du sport, parce que je faisais pas juste jouer, c'est moi qui organisais les tournois. J'ai fait un nombre incalculable de téléphones dans ma vie! Le maire Ouellette m'a déjà remis un certificat pour me remercier de m'occuper des jeunes. J'ai été reçu au restaurant Clémentine, il y a même eu une photo dans le journal.

Les Expos, mes amours

J'ai été un partisan inconditionnel des Expos. Mon idole était Coco Laboy, c'est d'ailleurs pour ça que les gars m'ont surnommé « Coco ». Ça m'a vraiment fait de la peine quand les Expos sont partis de Montréal. Je les avais suivis depuis leurs débuts. Quand ils ont commencé, en 1969, au Parc Jarry, moi j'étais tout le temps-là. Gilles Proulx me donnait des billets et j'allais les voir jouer le vendredi, le samedi et le dimanche. J'avais douze, treize ans, pas d'auto : je prenais l'autobus, tout seul. Dans ce temps-là, il y avait un service d'autobus entre Oka et Montréal. On descendait à Henri-Bourassa et de là, je prenais le métro. J'ai fait ça je sais pas combien de fois. Quand il y avait des grèves de transports en commun, je faisais du pouce, je prenais des taxis, mais je ne ratais pas mon match au Parc Jarry.

En 1976, quand les Expos ont joué leur dernier match au Parc Jarry, j'y étais. J'ai été le dernier spectateur à sortir du parc. Ça, je peux pas le prouver, il faut me croire sur parole, mais c'est vrai. Ils jouaient contre les Phillies de Philadelphie, c'était censé être un programme double, mais la deuxième partie a été annulée à cause de la pluie. Il y a eu le feu d'artifice et après, ils ont dit : « C'est fini pour cette année... » Je suis resté assis sur mon banc, à la pluie battante, j'avais mon poncho des Expos. J'ai laissé sortir tout le monde. Finalement, j'ai regardé autour de moi, il n'y avait plus un chat, et là je suis sorti.

Au Stade olympique aussi je suis allé souvent... et là aussi j'ai assisté au dernier match. Ce jour-là, je me suis payé des souvenirs. J'ai acheté le blouson officiel des joueurs, identique à celui qu'ils

portaient, il y a même le drapeau américain sur la manche : c'est absolument le même. J'ai aussi acheté la chemise qu'ils portaient pour jouer au Stade et celle qu'ils portaient pour jouer à l'extérieur, et j'ai les trois casquettes originales des Expos. J'ai aussi la cassette vidéo de la dernière partie des Expos avec une émission spéciale qui avait été diffusée à ce moment-là. Ça va plus loin que ça, j'ai le logo des Expos en permanence sur l'écran de mon téléphone cellulaire.

L'été, quand je suis à la maison le dimanche après-midi, que je ne suis pas en train de travailler ou de jouer à la balle, on sait toujours où me trouver : je suis assis à côté de la piscine avec mon petit poste de radio et j'écoute le base-ball...

D'après une entrevue accordée à la Société d'histoire d'Oka le 19 février 2005.



Photo : Collection André Leduc

Avant : Richard Quevillon, Yves Lavoie, André Leduc, Norman Tewisha, Richard Deslauriers, Daniel Durand
 Arrière : Jean-Claude Guindon, Martin Lafrance, Mario Guindon, Stanley Benson, Dominique Patry, Jocelyn Proulx, Ubald Lacroix

Parcours d'une assimilation

Amand Parent (1887)

*Amand Parent (1818-1907) a été le premier Canadien-français ordonné ministre méthodiste. Dans le cours de son ministère, il a passé sept ans à Oka, auprès des Autochtones qui s'étaient convertis au protestantisme. En 1887, il a publié en langue anglaise une autobiographie intitulée **The Life of Rev. Amand Parent**. Ce récit s'inscrit dans le contexte des efforts concertés mis en œuvre, après la publication du Rapport Durham, pour inciter les Canadiens-français à s'assimiler à l'élément anglophone en adoptant la langue anglaise et la religion protestante. Nous présentons ici, en traduction française, quelques extraits de ce texte où on peut suivre pas à pas la mutation identitaire de l'auteur.*

Je suis né à Québec, l'ancienne capitale du Canada, en l'an 1818. Mon père était un Canadien-français, constructeur de bateaux de son métier. Tant mon père que ma mère étaient des catholiques romains, relativement bien instruits, compte tenu du peu de chances de s'instruire qu'il y avait dans ce temps-là, par rapport à aujourd'hui. Dans le gros de la population, le plus grand nombre ne savait ni lire ni écrire.... Mes parents, comme la plupart des catholiques francophones, étaient très attachés à la religion de leurs ancêtres. [...]

Quand j'avais quatre ans, ma famille est venue s'installer à 45 milles de Montréal... et à l'âge de dix ans, on m'a envoyé à l'école. J'en étais très content, car je souhaitais ardemment pouvoir lire et écrire...

Mon père est mort quand j'avais quinze ans, et ma mère est restée avec six enfants sur les bras. Le décès de mon père m'a obligé à gagner ma vie et j'ai donc quitté la maison pour aller apprendre un métier. Pour mon travail, je recevais un dollar par mois.

Les troubles de 1837

Je m'appliquais diligemment à mon métier depuis trois ans quand la rébellion de 1837 a éclaté. Comme je n'aimais pas particulièrement les Anglais à cette époque, je n'ai pas eu besoin de beaucoup

d'incitation pour me joindre aux autres et leur donner une bonne raclée. Eux, toutefois, ont bien survécu au conflit, ce qui est sans doute pour le mieux, dans l'intérêt des Canadiens-français... Ma première et ma dernière bataille a eu lieu à Saint-Charles où j'ai été exposé à un feu nourri pendant deux heures avant de céder joyeusement ma place à quelqu'un d'autre qui la voulait mieux que moi. Ceux qui avaient pris les armes contre le gouvernement étaient soumis à de grandes privations. Je suis resté sans nourriture pendant deux jours et une nuit, et ce jeûne forcé m'a été très pénible. J'étais à seize milles de la maison de mon employeur et il était quatre heures de l'après-midi... Les balles de fusil me sifflaient autour de la tête et le danger était tel qu'à tout moment, je m'attendais à tomber pour ne plus jamais me relever. J'ai fait ce qui m'a semblé le plus naturel dans les circonstances : j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai couru jusqu'à ce que je me retrouve en lieu sûr...

J'ai finalement atteint la maison de mon employeur à onze heures du soir, dans un état d'épuisement presque total. Le lendemain, ma mère a envoyé un homme à Saint-Charles demander si j'avais été tué dans la bataille, et quelques jours plus tard, j'ai eu le bonheur de la revoir. Toute à la joie de retrouver son fils sain et sauf, elle m'a néanmoins tenu des propos très durs au sujet de ma participation au soulèvement. Elle m'a dit : « C'est très mal d'avoir



Révérend Armand Parent

pris les armes contre l'Angleterre. Le gouvernement de l'Angleterre est le meilleur gouvernement du monde. Les Français dominaient autrefois le Canada et c'était la tyrannie, mais ce n'est pas du tout la même chose avec les Anglais. » [...]

L'hiver suivant, j'ai passé de nombreuses heures anxieuses à craindre d'être arrêté et emprisonné pour ma participation à cette sombre affaire. Pendant que je travaillais, je croyais entendre le pas cadencé des soldats ou des policiers à la recherche de gens comme moi, et j'en ressentais beaucoup d'inquiétude.... Un jour, quatre d'entre

bien des choses ont attiré mon attention et suscité mon admiration. Une chose en particulier m'a impressionné en arrivant aux États-Unis : la supériorité des constructions, par rapport à ce que j'avais vu au Canada... Whitehall me semblait un endroit merveilleux, d'autant plus que je n'avais pas le souvenir d'avoir déjà vu une ville avant celle-ci. Nous y avons pris un chaland qui nous a conduit à Troy, N.Y. Je n'en revenais pas, cette ville était encore plus grande que la précédente. De Troy, nous sommes allés à Albany, la capitale de l'État. Je n'arrêtais pas de m'exclamer : « Quel pays merveilleux que celui-ci ! » [...]

**« Le gouvernement de l'Angleterre est le meilleur gouvernement du monde »
m'a dit ma mère...**

nous, tous également coupables ou également innocents, prenions notre repas dans le bois, au bord d'un ruisseau, quand tout a coup, la glace a cédé dans un immense fracas. Dans le temps de le dire, nous étions tous debout, convaincus qu'il s'agissait du bruit des troupes venues nous capturer pour nous jeter dans un grand trou noir, ou pire encore... La peur au ventre, nous avons déguerpi ... Comme quoi la Bible dit vrai : « Le mécréant s'enfuit, même quand nul ne le poursuit. » Les actions mauvaises rendent les hommes poltrons.

Vers les États-Unis

J'ai décidé de quitter le Bas-Canada et d'aller aux États-Unis, car j'étais complètement dégoûté par un mode de vie insatisfaisant.... Ce n'était pas une mince affaire pour un jeune homme de quitter sa mère et son foyer pour aller vivre parmi des étrangers... les gens que j'allais rencontrer parlaient une langue que je ne connaissais pas. Je n'allais pas pouvoir converser avec eux ni exprimer mes besoins. Mais j'étais bien décidé à partir, et bien déterminé à apprendre la langue anglaise le plus rapidement possible.

Le 10 mai 1838, mon frère et moi nous sommes mis en route vers les États-Unis. Nous sommes d'abord allés à Saint-Jean, à quarante milles de notre foyer, où j'ai été frappé par la beauté du Richelieu. Nous y avons pris le bateau à destination de Whitehall. Le long du parcours,

Il faut le reconnaître, les villes protestantes sont dans l'ensemble très en avance sur celles dont la population est catholique. Bien que la différence m'ait sauté aux yeux, j'aurais été à ce moment bien incapable de dire ce qui en était la cause. Mais la gentillesse des gens était remarquable.... Nous avons poursuivi notre voyage jusqu'à Insdale, où je me suis engagé chez un cultivateur. Le fermier et sa femme étaient des gens pieux, vivant dans la crainte de Dieu. Un dimanche que je marchais dans le champ avec le fils du fermier, j'ai aperçu des pigeons en grand nombre et j'ai dit à mon compagnon : « Si tu allais chercher un fusil, on pourrait abattre quelques oiseaux ». Il m'a fait une réponse à laquelle je ne m'attendais pas et que je n'aurais certes jamais entendue dans mon pays : « Mon père ne permettrait à personne de la maison de se servir d'un fusil le dimanche ».

La supériorité de l'Autre

Bien qu'impressionné par ce respect du Sabbat, je trouvais cela étrange, car dans la région du Canada d'où je viens, on pouvait chasser et faire bien d'autres choses répréhensibles au nez et à la barbe du prêtre sans se faire réprimander. Le prêtre lui-même, après la messe, se joignait à nous et participait à nos jeux et à nos courses de chevaux. Il n'y a pas de respect du Sabbat chez les catholiques francophones et aujourd'hui encore, on continue de se livrer à de telles activités dans la province de Québec le jour du Seigneur.

L'automne suivant, je me suis engagé chez un forgeron qui était aussi prédicateur à l'église méthodiste locale... Soir et matin, cet homme présidait à un office religieux familial, auquel j'assistais. À cette époque, je progressais dans ma connaissance de l'anglais, de sorte que je comprenais la plus grande partie de ce que j'entendais. [...] La lumière commençait à se faire dans mon esprit, et je commençais à douter de la véracité des enseignements de la religion catholique. [...] Un soir, très tard, j'ai entendu une voix, comme si quelqu'un parlait dans la grange. Je me suis approché de l'endroit d'où venait le bruit et, à ma grande surprise, il s'est avéré que c'était M. Lyman, mon employeur, qui suppliait Dieu de sauver le jeune Canadien-français qui travaillait pour lui. Il m'est absolument impossible de décrire les sentiments qui se sont emparés de mon âme quand j'ai entendu cet homme généreux prier Dieu, à minuit, dans cette grange, pour le salut de l'âme d'un pur étranger. [...]

La honte de soi

Le lendemain matin, je l'ai écouté, d'un cœur lourd et anxieux, prier et lire un passage de la Bible. J'avais peur de moi-même. Jamais de ma vie je n'avais ressenti une telle angoisse... Une peur terrible me tenaillait à l'idée que je puisse devenir Protestant. Comme un horrible cauchemar, cette idée s'emparait de moi quand je me trouvais seul. Je résistais de toutes mes forces, me disant : « Non, je ne changerai pas de religion; je ne dois pas le faire; je ne peux pas me faire Protestant ». J'étais dans un tel désarroi que je souhaitais mourir. J'en suis même venu à me demander pourquoi je n'avais pas été tué pendant la rébellion au Canada. Je priais à ma façon, comme on me l'avait appris dans l'Église de mes pères, mais mon pauvre cœur était prêt à se rompre. J'avais le sentiment que Dieu n'entendait pas ma prière. [...] Troublé, au bord du désespoir, je ne savais plus quoi faire. Profondément déprimé, j'étais en proie à une sainte horreur de moi-même. Je n'osais penser à l'avenir. Le fondement même de mon espoir et de ma vie semblait s'être dérobé sous mes pieds. Je parlais peu, mais chaque fois que j'en avais l'occasion, je priais et j'implorais Dieu d'avoir pitié de moi. [...]

Je décidai d'observer les actions de M. Lyman plus attentivement que jamais, pour voir si je ne pourrais pas le prendre en faute. Je scrutais ses moindres paroles et ses moindres gestes, convaincu que je

trouverais bientôt quelque chose à lui reprocher. Mais je ne trouvais rien, sauf peut-être qu'il consacrait trop de temps à assister à des offices religieux. La conduite exemplaire de ce bon chrétien a beaucoup contribué à dissiper les préjugés étroits qui meublaient mon esprit en raison de l'enseignement religieux que j'avais précédemment reçu. Sa vie était totalement différente de ce dont j'avais été témoin chez mes compatriotes et comme je respectais cet homme, je me suis mis à respecter sa religion aussi.

Un jour, lors d'une assemblée de prière dans la maison de M. Lyman, je me suis dit que je participerais, mais que je prierais en français. Quand l'occasion s'est présentée, toutefois, je n'ai pas pu ouvrir la bouche : j'avais trop peur que les autres se moquent de moi. J'ai donc laissé la séance de prière se terminer sans prendre la parole... mais je me suis promis que la semaine suivante, je participerais aux prières, et que je le ferais en anglais. Le soir venu, j'étais bien déterminé à mettre mon projet à exécution quand, soudain, contre toute attente, j'ai vu mon frère franchir le pas de la porte! L'Ennemi m'a alors soufflé que mon frère riait de moi, et je n'ai pas eu le courage de réaliser mon projet... Désespéré, je me suis dit que ma vie ne pourrait continuer longtemps de cette façon.

Puis, un soir, comme le service religieux venait à peine de commencer, je me suis senti pris de violents tremblements et quand l'occasion est venue de prendre la parole, je me suis levé avec difficulté et j'ai dit : « *God so loved the world that He gave His only begotten Son, that whosoever believeth in Him should not perish, but have everlasting life* ». Ces mots me sont venus spontanément et comme je ne maîtrisais pas très bien l'anglais, j'ai pensé que l'Esprit Saint lui-même me les avait soufflés. Jamais de ma vie je n'avais été aussi heureux. Je venais d'entrer dans une nouvelle existence – une nouvelle vie. Je pouvais maintenant faire entendre ma voix aussi puissamment que mes amis Méthodistes. Le monde autour de moi avait-il changé ou le changement était-il en moi? Il me semblait que tout s'était transformé autour de moi. Les gens qui m'entouraient, j'avais respecté certains d'entre eux auparavant, mais maintenant je les aimais tous comme des frères. J'aurais fait n'importe quoi pour les servir. Mes jours sombres étaient désormais terminés. Mon fardeau m'avait été enlevé et je me suis réjoui de tout mon cœur en Dieu, mon Sauveur. [...]

« C'est parce qu'ils lisent la Bible... »

Quelques mois plus tard, j'ai décidé de rentrer au Canada. Sur le bateau qui me menait d'Albany à Whitehall, puis à Saint-Jean, j'ai fait la conversation avec les catholiques à bord. Je leur demandais ce qu'ils pensaient des États-Unis... Tous me répondaient qu'il n'y avait pas de meilleurs employeurs que les Américains. J'ai dit : « Aimeriez-vous savoir pourquoi ils sont si généreux de cœur et si prospères? » Ils m'ont dit : « Bien sûr! » et j'ai expliqué : « C'est parce qu'ils lisent la Bible, le Livre qui nous a été donné par Dieu lui-même, pour nous apprendre comment vivre notre vie dans le respect de la volonté de Dieu. » [...]

... il n'y a pas d'autre endroit dans le monde où l'ignorance, l'intolérance et la bigoterie sont aussi présents que dans la province de Québec...

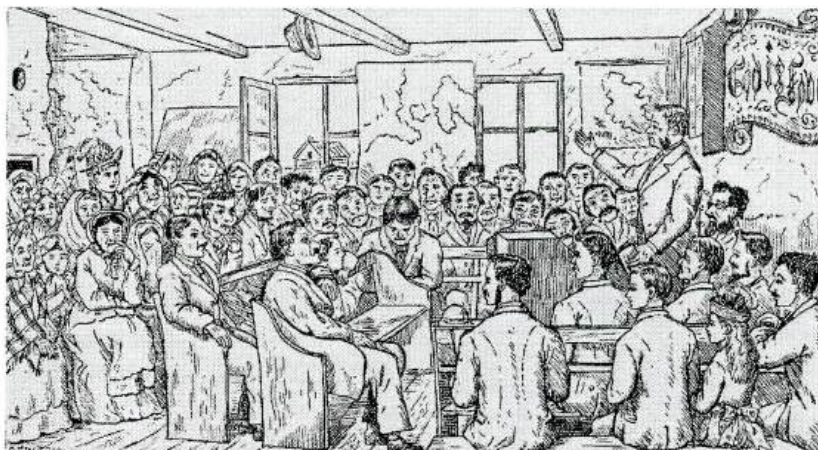
Après mon retour, ma mère a fait tout ce qu'elle pouvait pour me ramener dans le giron de l'Église. Entre autres, elle a fait un pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, où il se fait des miracles. Elle croyait, pauvre mère, que ses efforts pourraient ramener au bercail son fils égaré. Ma mère, à cette époque, croyait les enseignements de l'Église catholique. Les femmes sont en général de plus ferventes papistes que les hommes...

Je ne savais pas si j'allais pouvoir rester au Canada, mais je souhaitais y rester et faire tout en mon pouvoir pour sauver mon peuple en lui montrant la voie à suivre... Car il n'y a pas, même dans les plus anciens centres du catholicisme, d'autre endroit dans le monde où l'ignorance, l'intolérance et la bigoterie sont aussi présents que dans la province de Québec, et je tenais à faire ma part dans le grand travail de Réforme qui s'imposait. En 1843, après beaucoup de prière et de réflexion, j'ai pris la décision de consacrer ma vie à la conversion de mes compatriotes canadiens-

français et de les arracher aux erreurs de la religion catholique romaine. Ce n'était pas une mince affaire de choisir ainsi d'aller vivre parmi un peuple qui ne connaissait pas et n'aimait pas la Bible, un peuple dont l'ignorance et la superstition semblaient un vestige de la grande noirceur du Moyen-Âge, et parmi lesquels je risquais la violente opposition, voire la franche persécution...

Le travail d'évangélisation des Canadiens-français est très difficile et décourageant en raison de la forte emprise qu'exerce l'Église de Rome sur les pauvres croyants bernés, et de la terrible et cruelle vengeance qu'elle exerce sur ceux qui osent se soustraire à son joug. Les convertis sont complètement ostracisés. Leurs parents et amis se voient interdire toute association avec les malheureux hérétiques. Leurs biens sont détruits et ils sont soumis aux pires infamies... L'esprit de l'Inquisition est aussi fortement présent dans la province de Québec aujourd'hui qu'il l'était dans le sud de l'Europe au Moyen-Âge... Dans la province de l'Ontario, l'influence papale est moins forte et, par conséquent, c'est le pays de la Bible. Quelle différence quand on compare avec le pauvre Québec aveuglé par son allégeance au Pape... mais, Dieu merci, la lumière commence aujourd'hui à briller dans les ténèbres et si les Protestants remplissent bien leur mission, le triomphe de Rome prendra bientôt fin et le Christ règnera en maître suprême.

(traduit de l'anglais par Rosemarie Bélisle)



Le Révérend Amand Parent fait la prédication aux Indiens d'Oka.

In Memoriam

Jean Ouellette

Né le 31 août 1933, à Marieville, Jean Ouellette est le fils de Édouard Ouellette et Ida Deslauriers. Ses parents s'installent à Oka en 1940 et Jean y passera le reste de sa vie. Il fait ses études à Oka, au Collège Laval et à l'Université Sir George Williams, et fait carrière dans l'assurance sur les biens, de 1957 à 1992. Il épouse Lise Carrière d'Oka le 3 octobre 1959.

En 1975, il se lance en politique et occupera le poste de maire du village d'Oka de 1975 à 2000, soit jusqu'à la fusion des deux municipalités que formaient le village et la paroisse d'Oka. Premier préfet de la MRC de Deux-Montagnes, il sera réélu à ce poste après le départ de M^e Guy Bélisle.

Reconnu pour son intégrité, ses talents d'administrateur, sa franchise, sa loyauté et son dévouement, il était fier de sa municipalité et en a toujours été un ambassadeur convaincu et convaincant. Il a consacré beaucoup de temps et d'énergie à soutenir divers organismes, notamment la Fondation de l'hôpital Saint-Eustache, la Fabrique d'Oka, la Société d'histoire d'Oka et l'Office du tourisme des Basses-Laurentides, dont l'immeuble portera désormais son nom afin de lui rendre hommage.

Jean Ouellette a été emporté par la maladie le 24 janvier 2005.



Jean Ouellette, maire d'Oka, lance la première balle d'un tournoi de balle-molle.

Collection André Leduc

Au revoir, mon ami Jean

Yvan Patry
Maire d'Oka

Ton parcours n'a pas été facile. Très peu de gens auraient su faire face à la tempête aussi bien que tu l'as fait. Déporté d'une municipalité que tu chérissais et assailli de toutes parts par la presse et les médias, tu n'as jamais reculé ni baissé les bras. Au cœur de la tourmente, tu n'as pas hésité à dénoncer l'inertie de certains politiciens... Au sortir de cette rude épreuve, tu t'es donné pour mission de redorer le blason de ton village et de redonner l'espoir à tes concitoyens. Ces derniers, j'en suis sûr, t'en seront éternellement reconnaissants.

Pour moi, tu auras été un véritable mentor. Depuis mes tous débuts en politique jusqu'à ton retrait de la vie municipale, tu auras été pour moi une source intarissable d'inspiration. En vérité, je n'aurais pu compter sur un meilleur allié. C'est toi qui m'as convaincu de me présenter à une investiture pour cheminer vers de nouveaux horizons. C'est toi le premier qui m'as amené vers la préfecture de la MRC. C'est toi qui m'as ouvert les portes des instances politiques régionales. C'est toi qui, dans les moments plus sombres, m'as incité à poursuivre ma carrière politique. C'est toi qui, en définitive, m'as servi de guide au cours des vingt dernières années. Pour toutes ces raisons et bien d'autres encore, du fond du cœur, je te dis merci.

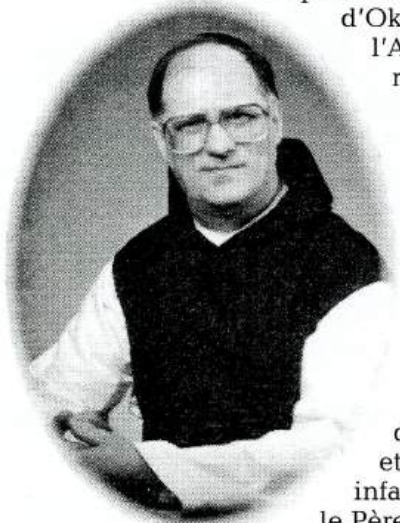


In Memoriam

Père Louis-Marie Turcotte, o.c.s.o.

Le 20 juin 2004, nous apprenions avec grand chagrin le décès du fondateur de notre revue.

Né à Saint-Édouard de Lotbinière, le 28 août 1927, Louis-Marie Turcotte était l'aîné d'une famille de 16 enfants. Il a fait ses études classiques chez les Rédemptoristes, à Sainte-Anne de Beaupré, au Petit Séminaire de Québec et chez les Eudistes. L'été, pendant les vacances, il travaillait dans l'un des hôtels de Sainte-Anne de Beaupré, où l'on accueille les nombreux pèlerins qui viennent visiter le Sanctuaire. C'est là qu'il a rencontré une personne d'Oka qui lui a parlé de la Trappe. Il a senti l'appel et est entré à l'Abbaye cistercienne d'Oka le 6 février 1950, à l'âge de 22 ans. Il reçut alors le nom de Frère Théophile.



Pendant sa longue carrière de moine agriculteur, il s'est surtout signalé pour ses travaux d'apiculture. Initié aux abeilles dès l'enfance pour avoir travaillé avec son oncle, l'apiculteur Aimé Boisvert, il occupera à plusieurs reprises et pendant longtemps la fonction de responsable du rucher de l'Abbaye. Il est le co-auteur, avec André Forget, du livre *Histoire de l'apiculture québécoise, 1608-1966*, paru en 1997.

Une autre de ses responsabilités fut celle de l'imprimerie de l'Abbaye, et c'est sans doute cette expérience d'imprimeur qui l'a conduit aux fonctions pour lesquelles la Société d'histoire d'Oka lui sera profondément reconnaissante : celles de fondateur et de rédacteur en chef de la revue *Okami*. Travailleur infatigable et d'un dévouement sans faille, le Père Louis-Marie a porté notre revue à bout de bras pendant quatorze ans, soit de 1986 à 2000. Il a continué par la suite de préparer minutieusement l'index de fin d'année, dont le plus récent figure dans le numéro de l'hiver 2003, paru en mars dernier.



Il vivra pour toujours dans notre mémoire








Niocan inc.
MOBIUM / CANADA

RICHARD R. FAUCHER, ING.
 Président

2000 Peel, suite 560, Montréal, Québec, Canada H3A 2W5
 Tél.: (514) 288-8506 Télécopieur: (514) 843-4809
 Cell: (514) 591-5670 courriel: rfaucher@niocan.com



Merci à nos commanditaires

<p>Site Web : www.abbayeoka.com</p>  <p>Le Magasin de l'Abbaye (La trappe d'Oka)</p> <p>Tél. : (450) 479-6170 1-866-479-6170</p> <p>1500, chemin d'Oka, Oka Qc J0N 1E0</p>	 <p>PIERRE BELISLE PHARMACIEN</p> <p>135, rue Notre-Dame, Oka, Québec, J0N 1E0</p> <p>Membre affilié au réseau</p> <p>Tél. : (450) 479-8448 Fax : (450) 479-6166</p> <p>CLINIQUE Santé</p>
 <p>Parc national d'Oka</p> <p>2020, chemin d'Oka Oka (Québec) J0N 1E0</p> <p>Tél. : (450) 479-8365 Télec. : (450) 479-6250</p> <p>Internet : htt://www.sepaq.com Courriel : parc.oka@sepaq.com</p> 	<p>JUDE-POMME</p>  <p><i>Jude B. Lavigne</i> 223, rang Sainte-sophie, Oka (Québec) J0N 1E0</p> <p>Pommes – Poires – Prunes</p> <p>Tél. : (450) 479-6080 – Fax : (450) 479-8212 – www.judepomme.com</p>
 <p>« La Société d'histoire d'Oka joue un rôle important dans la mémoire de notre collectivité.</p> <p>Elle remplit auprès de nous une mission de sensibilisation et d'information sur notre passé tout en permettant de mieux éclairer le présent.</p> <p>Je souhaite que la Société d'histoire d'Oka et ses membres poursuivent encore longtemps leurs activités. »</p> <p>La députée Denise Beaudoin</p>  <p>Manoir Belle-Rivière ■ 8106, rue Belle-Rivière ■ Sainte-Scholastique ■ (Québec) ■ (450) 258-1014</p>	



Merci à nos commanditaires



Desjardins
Caisse populaire d'Oka

Le Groupe Expert.
De l'expérience comme personne.

Pour tout savoir sur la Gestion professionnelle de vos avoirs ou faire plus ample connaissance avec les membres du Groupe Expert, contactez l'équipe de gestion des avoirs à la Caisse populaire d'Oka, au numéro de téléphone 450-472-5200, poste 441.

**CARREFOUR
DU BRICOLEUR
D'OKA LTÉE**

265, rue Saint-Michel
Oka (Québec) J0N 1E0
Tél. : (450) 479-8441
Fax : (450) 479-8482



LE CENTRE DE LA RÉNOVATION

**chez
Gérard**
PATATES FRITES
Itée

LYSANNE CARON
(2854-2348 Québec inc.)
1350 chemin Oka
Oka, Québec
J0N 1E0
Tél. (450) 479-6846



GARAGE DENIS DURAND ENR.

43, St-Dominique
Oka (Québec) J0N 1E0
Tél. : (450) 479-8825

DENIS DURAND
Propriétaire

LA PLACE POUR VOTRE VÉHICULE

Bur.: (450) 479-6588
Fax: (450) 479-6740

ANTHONY SPINO
CELL: (514) 968-8890

Spino Plomberie inc.
Chauffage • Radiant • Gaz Naturel • Propane
Pompes • Traitement d'Eau



17 rue de la Pinède, Oka, QC J0N 1E0



RE/MAX®

RE/MAX V.R.P INC.

Courier immobilier agréé
Franchisé indépendant et autonome

Jean-Pierre Masson
Agent immobilier affilié

128, Saint-Laurent, suite 201
St-Eustache (Québec) J7P 5G1

Bur.: (450) 472-7220

Fax : (450) 473-1900

Courriel : jmasson@remax-vrp.qc.ca
www.remax-quebec.com



Husereau & Frère 2000 S.E.N.C.

Luc et Mariette Husereau

211, rang Sainte-Sophie
Oka (Québec) J0N 1E0

Tél. : (450) 479-8762

Fax : (450) 479-1199

E-Mail : lucoka@sympatico.ca





Texte au bas des armoiries :

Coupé, au chef d'azur, une montagne d'or chargée de trois chapelles d'argent avec leurs croix de même.

Au point d'Honneur, un doré or posé En tasce dans un lac d'azur

En Mi-partie, à dextre d'argent et à senestre De gueule, sur le tout, un livre d'or ouvert, Séparé par signet, avec les inscriptions : « Pro-Memoria » et « perio-Libro » André de Pagès

Buts et objectifs de la Société

Grouper toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire d'Oka et sont désireuses de participer à des rencontres, études, recherches ou autres activités permettant de mieux connaître l'histoire d'Oka.

Soutenir l'intérêt de la population locale pour les événements et faits historiques qui ont marqué la naissance et le développement de la région.

Veiller à la conservation et à la mise en valeur des sites, monuments, documents et autres objets à caractère historique.

Publier et diffuser ou susciter la publication et la diffusion de tout article, périodique, bulletin, brochure, revue, volume ou autres écrits relatant des faits et situations du passé ayant trait à la vie et aux mœurs de la population.

Favoriser la recherche et les visites éducatives sur l'histoire régionale en fournissant, dans la mesure du possible, aux différentes institutions, l'information et les documents de référence nécessaires.

Encourager l'utilisation du contexte historique régional d'Oka à des fins culturelles et touristiques.

Promouvoir la protection du patrimoine et effectuer des recherches sur la généalogie et l'histoire.

Dépositaires à Oka

LE MAGASIN DE L'ABBAYE
 SUPERMARCHÉ MÉTRO
 LE CARREFOUR DU BRICOLEUR D'OKA
 DÉPANNEUR À L'ENTRÉE DU VILLAGE
 CENTRE D'ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE D'OKA

1500, chemin Oka
 31, rue Notre-Dame
 265, rue Saint-Michel
 11, rue Notre-Dame
 2017, chemin Oka

Bulletin d'adhésion

DATE _____

Voici ma cotisation pour un an : Membre 20 \$ Membre de soutien -- 50 \$ ou plus
 Couple 30 \$ Montant inclus \$

Ci-joint mon chèque pour un an : SOCIÉTÉ D'HISTOIRE D'OKA
 2017, CHEMIN OKA, OKA QC J0N 1E0

Nom : _____

Adresse : _____ Ville : _____

Province : _____ Code postal : _____ N° de téléphone : (____) _____

La cotisation vaut pour l'année au cours de laquelle elle est payée et donne droit aux OKAMI précédents, s'il y a lieu. Cependant, une cotisation versée après le 1^{er} novembre s'applique à l'année suivante. Le numéro de membre figure en haut à gauche dans l'étiquette d'adresse.

En 1935, la voiture du laitier Arthur Lanthier

Cette superbe photo nous a été remise par M. Alcidas Lauzon, 99 ans, lors d'une entrevue accordée récemment à la Société d'histoire d'Oka. M. Lauzon se rappelle bien de l'époque des voitures tirées par les chevaux.



« J'ai eu des accidents, nous a-t-il raconté, quand la voiture versait dans le fossé et que moi, pris dans les rênes, je me faisais traîner dans le chemin.
Ça m'est arrivé une couple de fois ça! J'étais tout grafigné...
Il y a eu aussi la fois où je suis tombé du toit de la grange.
Je suis resté sans connaissance pendant plusieurs jours... Ils m'ont mis dans la glace.
Le docteur a dit : « Ou il va s'en tirer ou il va y rester... »
Ils ont attendu et je m'en suis tiré. J'ai recommencé à travailler...
et j'ai continué jusqu'à 87 ans! »

Merci de l'entrevue M. Lauzon, et bon centenaire!



Société canadienne des postes
Envoi de publications canadiennes
Contrat de vente n° 0182842
Port payé à Oka Qc J0N 1E0

EXPÉDITEUR :
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE D'OKA
2017, CHEMIN OKA
OKA QC J0N 1E0

377
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE D'OKA
189 DES ANGES
OKA QC J0N 1E0

H005